

sa figure , et reconnaît cette brave marchande de la Halle qui lui révèle tout le secret , en lui disant : « Tant qu' vous fûtes heureuse et fière , j' vous avons plantée là , et c'était juste ; mais , à présent qu' vous êtes dans l' besoin , Suzanne et moi j'oublions tout , et j'avons résolu d'vous tenir lieu d'feu vos parens.... » L'orpheline pressait de nouveau cette digne femme contre son sein et la couvrait de caresses.... « Vous v'là donc enfin telle que j' désirions ! reprit la marchande : comme le malheur nous change en peu de temps ! mais vous me d'vez mon droit d' commission ; et pour ça j'entends et j' prétends qu' vous veniez tous les matins chercher vot' petite provision à ma boutique : j' vous s'rons bon marché , soyez tranquille : vot' bonne nourrice m'a mise en fonds pour longtemps. Venez donc me voir , et j' boi-

rons une petite goutte à sa santé... » En achevant ces mots , la fruitière s'arracha des bras de Léonore , qui lui remit encore un dernier baiser pour Suzanne.

Peu de jours après , notre orpheline eut une autre aventure qui ne fit pas moins d'effet sur son cœur. Un matin qu'elle travaillait dans son atelier , elle entend frapper à sa porte , et va ouvrir. C'était un habitant de la campagne qui , par son costume , sa figure franche et enjouée , sa force et son langage , annonçait être un de ces riches agriculteurs qui cachent l'opulence sous les dehors de la bonhomie et de la simplicité. Celui-ci était dans la fleur de l'âge ; et sans autre préambule il dit en entrant : « C' n'est i' pas vous qu'on nomme mam'zelle d' Beauregard ? — Moi-même , répondit Léonore. — Ah ! c'est vous dont on m'a tant parlé , reprit l'inconnu , en la re-

gardant de la tête aux pieds : en c' cas vous pouvez m' rendre un grand service : j' vous payerons ben, n' ayez pas peur. I' s' agit donc de m' bâcler une peinture d' famille : c' est qu' tel que vous m' voyez, j' avons pour femme la plus belle d' not' canton, et j' voudrais qu' vous m' peinturlussiez assis sur l' soc d' une d' mes charrues, reprenant haleine d' un air joyeux, et comme qui dirait : « *J' avons fini nos semailles...* » Auprès d' moi s' rait ma femme, taillée ni pus ni moins qu' vous, m' apportant l' dîner du laboureur, et me r' gardant d' un air qui voudrait m' dire : « *J' suis heureuse d' être à toi...* » D' l' autre côté serait la mère d' ma femme, qu' j' aimons tout comme la not' propre, encore fraîche et ben av' nante, et qui, nous r' gardant tous les deux en souriant, semblerait dire à son tour : « *Bien, mes enfans ! aimez-vous et tra-*

vaillez ; g' nia qu' ça pour prospérer. » — J' aime beaucoup cette idée, lui répondit Léonore, étonnée de l' expression que mettait l' inconnu à ce qu' il disait ; mais c' est un tableau tout entier que vous me demandez là, et je crains bien qu' il ne soit au-dessus de mes forces. — Oh ! qu' non, reprit l' agriculteur ; j' ons dans l' idée qu' vous pourrez l' faire mieux qu' personne ; pour vous l' prouver, j' allons vous compter vingt-cinq louis d' avance ; et quand ça sera fini, si ça vaut mieux, vous n' aurez qu' à parler. » A ces mots, il se pose sur une chaise, et veut absolument que Léonore se mette à l' ouvrage à l' instant même.

Celle-ci, riant malgré elle, et surprise de la franche générosité de l' inconnu, refusa les vingt-cinq louis, qu' elle dit être fort au-dessus de ce que vaudrait son ouvrage, et elle ajouta :

« Quand j'aurai fini, vous me paierez ce qui me reviendra; mais je ne puis commencer sur-le-champ : il faut avoir une toile analogue, préparer des couleurs. — Oh ben! reprit en se levant brusquement l'inconnu, pendant qu'vous allez disposer tout ça, j'allons au d'avant d'ma femme et d'sa mère, qu'j'ons envoyé chercher à not' auberge, et vous verrez qu'elles méritent ben l'honneur de la portraiture. » Il sort aussitôt, laissant sur une table les vingt-cinq louis, et Léonore encore toute interdite de cette singulière aventure. Cependant elle prépare une toile et sa palette, se promettant bien de faire un tableau qui lui ferait honneur, et qu'elle appellerait le *bonheur des champs*.... A peine avait-elle achevé toutes ses dispositions, qu'elle entendit plusieurs personnes monter dans l'escalier, et retentir une voix

qui la fit tressaillir, et qu'elle crut être celle de sa nourrice. C'était elle-même en effet, qui, accompagnée de sa fille, venait avec son gendre, qu'elle avait envoyé d'avance préparer Léonore à cette touchante entrevue. La bonne marchande de la Halle les accompagnait. Au moment où Suzanne entre dans la chambre de la jeune artiste, cette dernière jette un cri perçant, s'élanche dans ses bras, et la couvre de baisers et de larmes. Suzette, qu'elle n'avait pas vue depuis sept ans, et qui était devenue l'une des plus belles femmes du pays de Caux, soutenait Léonore, éperdue et chancelante; ces trois têtes, réunies ensemble, se prodiguant mille caresses sans pouvoir préférer une parole, et confondant leur joie, leurs soupirs et leurs pleurs, formaient le plus délicieux tableau dont Léonore n'eût pas manqué de sai-

sir l'expression, si elle n'eût fait partie de la scène.

Enfin Suzanne, parlant la première, s'écria : « J' pouvons donc t' presser encore sur ce sein qui t'a nourrie ! — Et moi, lui répondit Léonore, je puis enfin reprendre place dans le cœur de ma seconde mère ! — Va, tu n'en es jamais sortie. — Pas plus qu' du mien, dit à son tour Suzette, en l'embrassant de nouveau. — Mais comme tu es devenue belle ! ajouta Léonore. — C'est l'effet du bonheur, reprit Suzanne : tu vois son mari, al' n'a pas mal choisi, j'espère, et je pouvons dire sans vanité, qu' ça fait le plus beau couple.... Allons, Jacques, embrasse-la donc : elle est aussi d' la famille... » Le jeune homme s'empresse d'obéir à sa belle-mère, et d'appuyer sur les joues de Léonore deux bons baisers qui en dissipèrent la pâleur ordinaire, causée

par le chagrin et l'excès du travail. « Est-ce qu'il n'y aura rien pour la commissionnaire ? s'écria à son tour la marchandé de la Halle ! — Oh ! de tout mon cœur, dit Léonore ; n'êtes-vous pas aussi ma seconde mère nourrice ? Braves gens, dignes amis, excellens cœurs, comment pourrai-je jamais réparer tous mes torts ? Comment reconnaître ce que vous avez fait pour moi ? — J'allons t'en indiquer le moyen, repartit vivement Suzanne ; viens avec nous passer queuques mois : ça t' fera du bien et à nous d' même : ta santé paraît affaiblie, t'as besoin d' te r'poser et de r'prendre des forces ; la vue du pays où tu fus élevée, de c' château d' feu madame de Clermont, et qui appartient aujourd'hui à l'un de ses neveux, une saine nourriture, un peu d'exercice, nos caresses et nos soins, tout ça t' rendra la santé, et ces belles

couleurs qui t'allaient si bien : tu pourras à ton aise manger d'ces gâteaux au beurre, d'ces fromages d'crème que tu aimais tant ; et si queuquefois j'te fatiguons par nos prévenances, j't'ennuyons d'not' babil, eh ben, m'n enfant, t'auras ta chambre à toi seule, où c' que tu pourras t'amuser à ta peinture. — Et moi, ajouta Suzette, je te promets d'aller me promener tous les jours avec toi, de r'voir ensemble les lieux où j'avons passé notre enfance ; et si, grâce à Dieu, j' devenons sous queuques mois nourrice à not' tour, eh ben ! tu seras la marraine d' mon enfant. Viens, ma bonne petite sœur. — Venez, oh ! venez avec nous, mam'selle ! s'écriait Jacques ; vous f'rez encore ben pus fidèlement c' tableau d' famille que j' vous avons d'mandé. — Viens, répéta Suzanne, ton père nourricier t'attend : i' n' manque

pus qu' toi à ta nourrice, pour être la plus heureuse des femmes..... » Léonore, dont l'émotion était inexprimable, pressant tour-à-tour sur son cœur cette respectable famille, accepta sans hésiter leurs offres, dont elle connaissait toute la sincérité : elle prépara donc ce qui lui était nécessaire pour son départ, et remit au généreux Jacques les vingt-cinq louis qu'il avait laissés sur une table. Suzanne et sa fille l'aidèrent avec empressement, pendant que Jacques fut chercher sa charrette couverte, attelée de trois bons chevaux. Il y mit tout ce que Léonore avait disposé pour son voyage ; et Suzanne proposa de partir à l'instant même. « Non pas, non pas, dit la fruitière, on n' me quitte pas comme ça. J'entends et j' prétends que ma commère et ses enfans, car maintenant vous v'là du nombre, dit-elle à Léonore ; oui, j'en-

tends qu' vous veniez tous les quatre manger à ma boutique la plus belle dinde aux truffes qui soit dans toute la Halle : c'est à moi qu'appartient la première réunion d' famille. Soyez tranquille, ajouta-t-elle, j' viendrons en vot' absence nettoyer vot' petit ménage, et j'en payerons les loyers en vot' nom. Allons, v'nez tous, et sitôt l' dîner, vous s'rez libres de m' quitter et d' regagner pays. »

A ces mots, Suzanne et sa fille donnent le bras à Léonore ; Jacques porte sa cassette qui renfermait tout ce qu'elle avait de précieux ; et la marchande, fermant à double tour la porte de l'appartement, les emmène faire le repas le plus splendide que Léonore eût fait depuis long-temps, et où elle goûta le plaisir le plus vrai qu'elle eût éprouvé de sa vie.

Le lendemain au soir nos heureux

voyageurs arrivèrent au pays de Caux, où ils furent reçus par le mari de Suzanne avec tous les transports de la joie la plus franche. Léonore tressaillit en revoyant le hameau où elle avait été nourrie, le château de madame de Clermont où elle avait été élevée, la prairie et tous les sites délicieux témoins des jeux de son enfance. Le bonheur dont elle jouissait ramena sur ses traits nobles et réguliers la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse ; elle reprit, avec sa beauté, son enjouement, ses heureuses saillies, et se proposa enfin de commencer le tableau de famille que Jacques lui avait commandé.

Mais l'habitation de Suzanne ne lui offrait aucun lieu commode pour l'exécution de ce projet. De petites croisées en vitrage de plomb ne lui donnaient pas le jour nécessaire à son travail ; elle résolut en conséquence de se procurer

au château un local où elle pût exécuter sur la toile toutes les idées qu'elle s'était proposé de réaliser.

Ce château était en ce moment habité par un neveu de madame de Clermont, qui en était devenu propriétaire. Veuf depuis un an, il se livrait entièrement à l'éducation de deux enfans, fruit de l'union la plus heureuse. Amant passionné des arts, et simple dans ses goûts, il employait la plus grande partie de sa fortune à secourir tous les infortunés; aussi les habitans du village le regardaient-ils comme un père que madame de Clermont leur avait légué en mourant, pour continuer ses bienfaits et faire honorer sa mémoire.

M. de Solange, tel était le nom de cet homme aimable, accueillit Léonore avec le plus vif intérêt. Il partagea l'émotion qu'elle ressentit en revoyant

les lieux où elle avait reçu les premières leçons de vertu : il mêla ses pleurs à ceux que laissa couler cette belle orpheline devant le portrait de madame de Clermont, qui était dans le salon; et, sur la demande que lui fit Léonore d'un endroit favorable à la peinture : « Choisissez, lui dit M. de Solange : tout mon château est à votre disposition; heureux de le voir embelli par votre présence, de le voir orné de vos talens! »

Léonore préféra la chambre où elle avait été élevée; et dès le lendemain, y faisant monter la toile qu'elle avait préparée, et tout ce qui lui était nécessaire, elle esquissa le tableau qui peu de jours après représenta l'heureuse figure du jeune Jacques, assis sur sa charrue. Bientôt elle groupa autour de lui Suzanne et Suzette, ainsi qu'il l'avait désiré; mais, afin de jeter

plus d'intérêt et de vérité dans cette heureuse composition, elle se représenta elle-même sur un des côtés du tableau, assise tristement sur un tertre, regardant d'un air respectueux et reconnaissant le portrait en miniature de madame de Clermont, et tenant de l'autre main un volume des *Liaisons dangereuses*. Ce contraste frappant donnait encore plus d'éclat au groupe joyeux qui formait le centre du tableau. Tout y était vrai, profondément senti, digne en un mot du pinceau des plus grands maîtres. Suzanne et sa famille, qui chaque jour venaient poser modèle, ne pouvaient revenir de leur surprise, tant leur ressemblance était frappante. M. de Solange, non moins étonné que ces braves gens, encourageait Léonore, lui prodiguait les éloges les plus flatteurs ; mais son émotion égala sa surprise,

lorsqu'un matin, après quelques jours qu'il avait été forcé de s'absenter, il se reconnut lui-même de l'autre côté du groupe représentant Jacques et sa famille. Léonore l'avait peint désignant ce groupe à ses deux enfans, à qui il semblait dire : « *Voyez comme ils sont heureux ! aimez le travail ; soyez toujours unis ; tâchez de vous suffire à vous-mêmes, et jamais vous ne connaîtrez le malheur....* »

Léonore, pour réunir dans ce tableau tous les sentimens qui occupaient sa pensée, mit sur le troisième plan, et tout-à-fait sur le côté, le tombeau de madame de Clermont, devant lequel plusieurs habitans du pays de Caux faisaient à genoux leur prière, pendant que deux jeunes filles y déposaient des fleurs. Sur le devant de la tombe on lisait cette inscription : « *A ma seconde*
» *mère.....!* »

Ce tableau étant achevé, M. de Solange ne voulut jamais consentir qu'il sortît du château. C'est en vain que Jacques, ses vingt-cinq louis à la main, soutenait qu'il était à lui. « Il vaut bien davantage, s'écriait M. de Solange : tout l'or que tu possèdes ne pourrait le payer ; et je déclare que jamais rien ne pourra m'en séparer.... » S'adressant ensuite à Léonore, il ajouta : « Et vous, qui joignez à tant de talens une âme sensible, épurée par le malheur, daignez m'aider à conserver, à embellir le dépôt sacré qu'en mourant me laissa mon épouse. Mes deux enfans, dont vous avez si fidèlement retracé les traits aimables, ont besoin, malgré tous mes soins, d'une seconde mère, je ne puis mieux choisir que celle qui s'est représentée dans ce même tableau, si digne de les guider, de les instruire et surtout de les préserver des *liaisons*

dangereuses..... » En appuyant sur ces derniers mots, M. de Solange désigna le livre que Léonore avait eu le courage d'indiquer dans le tableau : au même instant ses deux jeunes enfans, saisissant chacun une main de Léonore, et la baisant à plusieurs reprises, s'écrièrent à leur tour : « Soyez notre maman, et nous vous aimerons bien. » Léonore, surprise, émue, fut d'abord quelques instans sans pouvoir proférer une parole ; mais, pressant contre son sein les deux jolis enfans de M. de Solange, elle leur dit avec l'accent le plus expressif : « Oui, oui, le Ciel vous a rendu votre mère. » Aussitôt Suzanne, sa fille et son gendre tombent à ses genoux, en lui disant : « Vous serez aussi celle de tout le pays... » Léonore, dont l'âme sensible ne pouvait suffire à tant de douces émotions, se soutenait à peine, et se trouva appuyée sur le bras

de M. de Solange, qui annonça que le mariage aurait lieu dans trois jours au château.

Cette heureuse nouvelle, répandue dans tout le village, y causa une si grande joie, que, le jour fixé, Léonore, en se réveillant, aperçut la croisée de sa chambre ornée de guirlandes de fleurs et de feuillage : au moment où elle l'ouvrit, tous les habitans du village, au son d'une musique champêtre, lui adressèrent les vœux les plus touchans. Jacques était à la tête des jeunes gens; Suzanne à celle des mères de famille; et Suzette, quoique très-avancée dans sa grossesse, dirigeait les jeunes filles. Ce fut au milieu de ce tableau délicieux et des plus vives acclamations, que M. de Solange, accompagné de ses deux enfans, vint chercher sa nouvelle épouse, et la conduisit au château, où leur union fut célébrée sans éclat et

sans faste, mais au bruit de l'ivresse et des cris de joie de tous les habitans du pays. Léonore fit placer Suzanne à ses côtés, et lui rendit les mêmes honneurs qu'à sa véritable mère : elle traita Suzette comme sa sœur; et pour consoler Jacques de n'avoir pas le tableau qu'il était venu lui commander à Paris, elle lui promit de copier le groupe du milieu qui le représentait assis sur sa charrue, et d'y ajouter, à la place du dîner du laboureur que lui apportait Suzette, le bel enfant dont elle ne tarderait pas à le rendre père. Elles'engagea en même temps à faire, pour le pendant de ce grand tableau, l'image fidèle du moment mémorable, où M. de Solange la choisissant pour son épouse, elle avait reçu les premières caresses de ses enfans, et leur avait promis de remplacer leur mère.

Léonore fut fidèle à tous ses enga-

gemens. Elle fit jouir son mari d'un bonheur inaltérable, ses enfans de la tendresse la plus constante. Elle fit Suzanne, sa vie durant, l'économe générale du château; Suzette, la principale fermière; et fut la marraine de son enfant. Elle voulut que la bonne marchande fruitière vînt passer quelques jours avec eux, pour participer à la joie générale; enfin elle orna les appartemens du château d'un grand nombre de tableaux qui représentaient les différentes époques de sa vie; et depuis ce temps on ne cesse, dans tout le pays de Caux, d'approuver le choix de M. de Solange, et de se rappeler *les Sœurs de lait*.

LE JOURNAL DES MODES.

LA mode est une divinité qui soumet tout à son empire, à son caprice. Pour elle on se met à la gêne, on sacrifie son repos, on expose sa santé, souvent même jusqu'à sa vie. C'est sur les femmes surtout qu'elle exerce le plus particulièrement sa puissance. Avec ces mots : « *C'est la mode* », on répond à toutes les objections; on légitime toutes les extravagances : et l'on se croit à l'abri du reproche et de la critique, toutes les fois qu'on peut dire : « *C'est la mode.* »

Emma, fille de M. de Linval, administrateur des domaines, était une des esclaves les plus soumises de cette divinité qui fait le charme et le tourment des belles. Il ne paraissait pas